

LOUIS ROGER

**NOS FILS  
LES GAULOIS**

roman

*nrf*

GALLIMARD







**NOS FILS  
LES GAULOIS**



LOUIS ROGER

**NOS FILS  
LES GAULOIS**

roman

*nrf*

GALLIMARD

*7<sup>e</sup> édition*

*Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur  
vélín pur fil des Papeteries Navarre, dont dix exem-  
plaires numérotés de I à X et trois hors commerce  
marqués de A à C.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.  
*Copyright by Librairie Gallimard, 1947.*



Le nouveau sous-off entra dans la chambre où les gars préparaient leur paquetage pour monter au Rhin.

— Salut, dit-il, je viens remplacer le sergent Rousseau... Comme personne ne lui répondit, il eut un regard circulaire par-dessus les types affairés dans la paille, pour leur laisser le temps, à ces pecquenots, de l'examiner à loisir. Chacun le toisait d'un clin d'œil. C'était un Arabe de vingt ans, un même, avec des yeux innocents et tristes dans un visage durement fermé. Debout au milieu de la piaule, il inspectait tout d'un air vache. On aurait juré qu'il pensait déjà à nous faire le poil... Peut-être était-ce un mec amoureux du service ? Dans ce cas, il tombait plutôt mal ! Nous n'étions plus des bleus, et il y avait beau temps que les porte-galons avaient fini de nous en imposer ! Et pourquoi d'abord, avoir muté Rousseau avec qui nous vivions en copains, depuis la mobilisation ? Et cela, juste au moment de monter en ligne ? Et pour le remplacer par cette face de bicot, ce sidi, qui ne devait connaître que la consigne, et faire de la lèche au pitaine !

Marcadau, le crabe, se décida à l'interviewer :

— D'où viens-tu ?

— Du 117...

— Et où est-ce qu'il perche le 117 ?

— A la frontière de Sarre...

— Ah !... et ça barde quelquefois dans le coin ?

— Y a des jours... Si tu aimes les parties de grenades sur la gueule, la nuit, tu peux y aller faire un tour !

Autour de lui, le cercle se formait, par curiosité. Il faut dire que nous les vieux, les réservoirs, les hommes de trente ans, n'avions pas encore connu le feu, et c'était ça sa supériorité sur nous à ce morveux : il débarquait du coin où l'on se battait, du seul endroit, toujours le même, où les journaux annonçaient une « vive activité de patrouilles »...

L'air crevé, il s'assit à notre table sur laquelle il jeta un paquet de cigarettes, et pas des « troupe ». Il en tapotait une en caressant de l'autre main les creux, les graffiti, tracés au couteau dans le chêne massif. Un nom, buriné en lettres énormes, s'y étalait sur un demi-mètre, celui de Calot.

— Calot... qui est-ce? demanda-t-il.

Le susdit bourrait sa pipe, goguenard, matois et muet, en vrai gars de la Mayenne. Bory, le fort en gueule, toujours prêt à la jactance, parla pour lui :

— Ah ! le Calot ? Nous, on l'appelle P'tit-Bouc... c'est un rare ! Et le pire, c'est qu'ils sont deux frangins ici ! Moi, je leur ai dit plus d'une fois : « Le jour que votre mère vous a faits, elle aurait mieux fait de se torcher le cul avec une lame de rasoir ! »

Y compris les deux Calot, tout le monde rigolait, sauf le merdeux qui dit :

— Eh bien ! mon vieux ! t'es culotté de foutre ton nom comme ça, sur la table d'un civil ; s'il revient jamais, après la guerre, il te la fera payer !

— P't-être ben, répondit enfin P'tit-Bouc, mais dans ce cas, j'aurais tôt fait de lui en fabriquer une autre... J'suis bûcheron... et une table coupée à la hache serait toute bonne pour un Alsako : ils sont tous plus Fridolins que les Fridolins ces bestiaux-là !

— Tu te trompes, continua le sous-off, faut pas généraliser, parce que les Alsakos, comme tu les appelles, depuis la guerre de 70, ils peuvent pas encaisser les Fritz, et moi qui te parle, j'en ai connu de drôlement gonflés au 117...

A ce moment, Grazza le Corsico, approché de la table, sa bouille et ses yeux encore plus noirs que ceux du sidi, lâcha son mot :

— Dis donc, puisque t'es du 117, ça serait-y pas toi l'homme qui connaît l'homme qu'a vu l'ours qu'a mangé le facteur ?

Là-dessus, c'était trop chouette de voir la bobine du serre-pattes ! Il le ravalait mal son laïus ! Il était nettement plus gris des pommettes, mais avec quand même une moitié de rire, il passa une cigarette à Grazza :

— Si je ne suis qu'un bleu, par rapport à vous autres, les gars, je suis quand même pas de la cambrousse, hein ?

Puis il ajouta, en nous réflant à tous des cigarettes :

— Et je parie bien, tout anciens que vous êtes, que vous n'en avez jamais fumé de celles-là, elles viennent de chez moi, d'Algérie, c'est des vraies « bastos ».

Malgré ça, tandis que le paquet se vidait alentour, plus personne ne parlait. La prise de contact entre le sergent et

nous était faite, mais la méfiance persistait. Lui, s'en rendant bien compte, se leva pour partir... Pichou, le Breton, fut le seul à oser un « bonsoir sergent », comme pour fournir à l'autre sa sortie. Il en profita, se retournant, le regard encore plus vache qu'au début :

— Ne vous fatiguez pas à m'appeler sergent, les gars... Tant que les officiers ne sont pas là, mon nom est Kaddour! Sur ce, à demain les anciens... puisqu'on monte ensemble à la riflette !

Dès qu'il fut éjecté, Marcadau sonda l'opinion générale :

— Alors les potes ! Qu'est-ce que vous en dites de notre nouveau supérieur ?

C'étaient des appréciations plutôt craintives, des « J'te dis qu'y a pas plus fumier qu'un bicot! », « Et celui-là va nous en faire roter! », « Sûr, qu'on va pas l'avoir belle de monter en ligne avec lui... » Aussi des menaces: « Oui, mais là-haut, il faudra pas qu'il la ramène! », « Tu parles! En 14 on en a vu plus d'un se faire ratatiner, et pas par les Boches encore! » « T'as raison ! Moi j'sais que je viens de toucher quatre-vingt-dix cartouches, et qu'y en aura quelques-unes pour les gueules de vaches ! » Les optimistes prônaient la confiance : « On peut encore rien dire : faudra le voir à l'œuvre ! » « Dites-vous bien que c'est pas un bicot ordinaire pour qu'il soyé passé sergent à son âge ! » « Oui, il doit l'être instruit ! et il a pas l'air si mauvais que ça ! » « Et il est peut-être aussi emmerdé que nous d'avoir quitté ses copains !... »

Tous ces boniments étaient lancés en l'air par des types qui ne faisaient que répéter des phrases aussi rabâchées que des proverbes, et auxquelles ils ne croyaient pas plus, au fin fond d'eux-mêmes, qu'ils ne croyaient aux proverbes. C'est bien ce qui énervait Marcadau et plutôt que de discuter en pure perte, il s'en fut à son tour de la turne.

— Bon Dieu ! jurait-il tout haut, dans la rue noire, je pense à celui qui a écrit que la France serait probablement la vaincue de la prochaine guerre parce qu'elle était l'endroit du monde où il y a le moins de vérité !... Au poil, la définition ! Si jamais Hitler nous fonce dessus, ils vont se mettre à discuter chez les huiles, comme les gars, tout à l'heure... C'est pas marrant...

Dans le petit patelin, quelques lumières demeuraient encore, celles de cantonnements où vociférait par à-coups un dernier carré de beloteurs... Un peu plus loin, au mess des sous-offs, le tapage était plus dense et accompagné de musique...

— Voilà, continua le caporal, tant plus que c'est gradé,

tant plus que ça gueule... nos sous-bites sont déjà saouls perdus et demain ils auront mal aux cheveux et engueuleront les caporaux ! Je veux bien qu'ils auront été engueulés avant par les officiers, lesquels doivent être aussi archi-noirs pour l'heure, mais eux, ils ont des bagnoles et des laissez-passer pour aller se cuire dans les petits coins peinarads... Ah ! on n'est pas fauchés ! Quelle bande de cons, quand même ! Ecoutez-moi ça encore...

Une voix qu'il reconnut vite pour être celle de l'adjudant Kirch, héla quelqu'un qui pataugeait quelque part dans le caniveau :

— Amène-toi donc, sacrée andouille ! Qu'est-ce que tu fous, nom de Dieu de bordel de merde ? Aboule ta viande ! Le nouveau sous-off paye la tournée générale au mess !

L'interpellé rappliqua aussitôt et ils passèrent devant le caporal en sifflant de toutes leurs forces un air de marche...

Marcadau déambulait, s'écartant du bruit, vers la sortie du village, en essayant de réfléchir sur lui-même, plus excité qu'il ne l'aurait avoué à l'idée de prendre les lignes dans quelques heures. Depuis près de huit mois que durait la « drôle de guerre », il n'arrivait pas à s'y adapter. Son état, le caporalat — ainsi le qualifiait-il par esprit farce — état de celui qui n'est ni soldat ni chef, seul état anarchique, s'il en est, dans l'armée, devenait impossible à vivre si on le prenait à cœur. A la compagnie, s'il faisait son service réglo, c'était prendre le parti des gradés, se couper des hommes, de ceux avec lesquels il vivait en permanence. Alors, autant laisser glisser avec le service et être de même avec les hommes... Parce que, de toute manière, il ne serait jamais utilisé par les sous-offs que comme un factotum, sans autre contact avec eux qu'aux heures d'exercice, puisqu'ils faisaient bande à part, bouffaient à leur mess, belotaient entre eux, et qu'il n'y avait pas de lien entre les caporaux... Quant aux officiers, il était garanti sur facture qu'ils se foutaient éperdument des caporaux ! Naturellement, il aurait pu prendre du galon, passer crabe-chef, avoir droit au mess et à la société des sous-offs, mais vraiment, il ne pouvait pas les pifer ces sales tordus ! C'était plus fort que lui, ils lui répugnaient outrageusement ces chiens pour officiers ! Dans cette guerre qui débutait on ne sait trop comment et qui finirait pareil, les sous-officiers représentaient bien le parti des faux jetons, nettement conscients de trois idées accrochées dans leurs toutes petites têtes. Primo, qu'ils étaient absolument trop bêtes et trop larbins pour devenir officiers ; secondo, qu'ils étaient, vus d'un autre bout, trop intellectuels et trop marqués par la

naissance pour être ravalés au niveau de l'homme de troupe ; tertio, que la seule façon de conserver leur planque était de tenir toujours la tête sous l'eau au dit homme de troupe ! Parce que, on pouvait d'aventure, une fois n'est pas coutume, tomber sur un lieutenant, un pitaine, à partir de commandant c'était déjà plus coton, qui aurait encore le cran de partir en avant se faire bousiller devant ses gens, mais pour les sous-verges, c'était pas du tout leur genre ! Ou, s'il s'en trouvait un de bien, par exception, il devenait aussitôt la tête de turc de ses collègues et la bête noire de l'adjudant, ni plus ni moins que s'il eût été caporal ! « Ah ! ma mère ! rognait Marcadau, je donnerais cher pour être ministre de la Guerre, rien que pour supprimer les caporaux ! Ça serait quelqu'un comme réforme ! Tout notre fichu système militaire serait foutu d'en sombrer ! Les sous-offs seraient obligés de bosser ou de se démettre et les officiers, s'apercevant qu'ils sont de trop, iraient soigner leurs arbres ou leurs véroles en famille, et du coup on arriverait peut-être à cette armée nouvelle, sympathique, fraternelle et sportive, dont nous entendons parler de temps à autre... Plus de caporaux, partant, plus de dictateurs ! Finis les Napoléon, Hitler et autres Mussolini, dont la misanthropie dut naître avec les deux sardines de laine ! »

Tout en monologuant, Marcadau repensa à son nouveau sergent et au précédent, à Rousseau, paysan placide, qui avait si bien compris le caporal, qu'il ne s'était pas plus soucié de lui que s'il n'eût pas existé. Est-ce que maintenant l'Arbi n'allait pas tout remettre en question ? Un type de carrière, tout fougueux de ses vingt ans et de ses patrouilles en Sarre, qu'on avait dû, par surcroît, gaver de propagande impériale dans son bled ! Il allait y foncer vers l'avancement ! Et cette course-là serait fatalement menée au détriment du confortable laisser-aller instauré dans le groupe. Mais lui, Marcadau, n'était pas disposé à se laisser déloger de sa tour d'ivoire. Cette guerre n'était pas la sienne, ni celle de ses camarades, pour l'instant tout au moins. On verrait donc ce que le Kaddour avait dans la peau... L'étrange, c'est qu'il ressentait, à son corps défendant, une certaine attirance pour l'intrus, peut-être tout simplement parce qu'il le devinait plus riche d'illusions qu'eux tous, moins dégradé par des années et des années de septicisme... Il est certain que ce petit gars avait une animalité assez forte, vertu assez sympathique en temps de guerre, jointe à la pureté fière de ceux de sa race ; l'ensemble annonçait l'homme en puissance, au vieux sens du mot vir, le vrai gars. Rien qu'à sa manière d'avoir répondu à Calot au sujet des Alsaciens,

il se montrait, ce demi-sauvage, et Marcadau en prenait honte, plus Français qu'eux tous. Sa seule irruption dans leur chambrée annonçait, somme toute, qu'il avait de la classe ; il leur avait montré son bon vouloir de compréhension, mais aussi sa volonté de ne pas se laisser marcher sur la figure ; et puis, c'était clair, lui il y croyait, le pauvre type, à la guerre et il haïssait l'ennemi. A travers lui, Marcadau replongeait loin dans son passé, dans tout l'abstrait d'un mythe défunt de confraternité nationale, si cher à son adolescence, au temps où lui et de bons copains, cons comme la lune, rebâtissaient le monde.

C'est sur cet âge de sa vie, l'époque de ses seize ans, qu'il se prit à méditer ce soir-là en attendant le sommeil. Un calme absolu pesait sur le village, évacué de sa population frontalière, et plein de soldats endormis dans la paille qui tapissait d'une litière uniforme chacune des pièces de toutes les maisons devenues étables à hommes. Ce cheptel humain y reposait dans un doux bruissement de bétail. A travers la cloison, Marcadau percevait la forge des respirations, surmontée de temps à autre par le déplacement lourd d'un corps froissant la paille ou par la rumination sonore d'une panse trop pleine du pinard de la cantine. Lui avait sa chambre et son lit que les gars du groupe lui abandonnèrent amicalement, dès l'occupation des locaux, en respect de son besoin de solitude. La chambre n'était qu'un réduit et le lit avait perdu son matelas parti sur une chenillette, avec bien d'autres ustensiles de ménage, pour meubler quelque cuvelage du Rhin. Mais, tel quel, le refuge était confortable, propice à la lecture et aux réflexions mentales. Dès la nuit venue, son possesseur y rapiécail, faute de mieux, les bribes de son passé, puisque la guerre voilait tout regard vers l'avenir. Et depuis quelques soirs, c'était l'époque de son existence de jeune homme qui venait l'y retrouver. Cela le ramenait en 1925, l'année de l'Exposition des Arts Décoratifs — à marquer d'une pierre blanche sur la route de l'espoir français réveillé du cauchemar de la guerre mondiale — comme disent les chroniqueurs mondains...

Il resongeait à la fameuse péniche de Paul Poiret, *Amours, délices et orgues*, amarrée près du pont des Invalides, vrai navire-amiral du style pompier, qui leur semblait, à lui et à ses copains d'alors, si magnifiquement symbolique du luxe adulte, qu'ils s'y étaient risqués à dîner pour fêter la fin des examens scolaires. Leurs économies en avaient pris un sale coup dans l'aventure, mais il faut ce qu'il faut, et c'était leur premier dîner d'hommes ! A la sortie — ils

étaient trois — tous un peu échauffés et pleins d'optimisme, bien que Jean, leur aîné, fût certain d'avoir loupé son bac, et lui d'avoir été étendu à son concours, ils discouraient dans la foule pressée aux abords du parc des Attractions. Pour eux c'était encore le bon temps. Il leur faudrait bien des années avant de découvrir dépourvue de sens leur conception du bonheur, c'est-à-dire avant de comprendre que les vieux les avaient royalement couillonnés avec leurs principes immortels et à la gomme ! D'ailleurs, une fois qu'ils eurent compris, le choc fut tel qu'il figea leur intelligence sous la chape d'une mélancolie si insurmontable, qu'elle les ferait marcher quinze ans plus tard vers la mort, avec une facilité dérisoire et sans passion, eux et toute l'avant-garde de la jeunesse d'Europe... Et les vieux de soupirer alors sur le mal de la jeunesse, qu'eux aussi avaient été soldats et militants politiques, mais pas sceptiques et déprimés à ce point ; et de rire en aparté du cliché-maison : Place aux jeunes !

Marcadau, quant à lui, se disait qu'avec ses amis de ce temps-là, ils avaient l'idéalisme rudement chevillé au corps. Au contraire d'autres garçons de leur âge, ils n'avaient pas encore connu le trouble des passions sexuelles ou la lutte pour l'existence. C'était en fait la vigueur de cet idéalisme qui les différençait des autres car, apparemment, on eût pu les prendre pour de petits bourgeois égoïstes. Et ils étaient curés en diable par-dessus le marché ! Marcadau se revoit même agenouillé avec ses deux amis sur les prie-Dieu de Saint-Louis des Invalides. Ils s'imaginaient que prier là était plus viril, plus Templier. Quelle atmosphère pour parler à Dieu que les rangées d'étendards, la charpie des loques magnifiques, criblées et noircies par la mitraille. Littéralement, ils se croyaient aux premières marches d'un Paradis dont les soldats de l'Empereur leur montraient l'accès... du vrai théâtre, quoi ! Napoléon pourtant ne nous intéressait pas tant que ses grognards — notait Marcadau — parce que nous avons la prescience de l'ère dictatoriale qui allait empoisonner notre avenir, et aussi parce que nous étions déjà socialistes sans le savoir, malgré nos parents réacs, malgré les petits copains de lycée et la foutue idolâtrie bonapartiste des familles : nous devinions le machiavélisme et la cruelle ambition du Poléon mangeur d'hommes ! Il retrouvait presque mot pour mot toute la discussion qu'ils eurent à ce sujet en sortant de la salle du Tombeau. Marcadau avait attaqué l'Empereur, grand homme selon les normes mais antipathique. « Parce qu'il a été battu par toute l'Europe coalisée contre lui ? » avait rétorqué Jean...

Marcadau se rappelait ses arguments. L'Europe avait ses raisons de se défler d'un tel libérateur. Il n'était plus dans notre tradition. La France avait toujours guerroyé pour les jolies causes, et 1812 puait la guerre de domination. Et le grand homme avait une manière d'être infecte avec les femmes : le mélange de mépris et de crainte en lequel il les tenait toutes, ce n'était pas non plus une attitude française, mais bien le contraire de la chevalerie. Il considérait toutes les femmes comme des prostituées et en même temps il ne cessait pas de les désirer ; il était avec elles d'une mesquinerie, d'une jalousie italiennes... Voilà ce qu'il lui reprochait avant tout, c'est de ne pas être un héros français, de n'être pas noble !

A bâtons rompus, ils continuaient de disputer ce jour-là sur Napoléon. Ils n'étaient jamais d'accord sur le détail, mais ils l'étaient bien sur le fond : en commun, ils avaient le culte des héros.

Leur spécimen unique de héros, le héros français entre tous, c'était Roland, et Marcadau se rappela même soudain le cri de guerre oublié de leur équipe. C'était à qui l'entonnerait le premier, en pleine rue : « Ohé !... les gars !... » et tous donnaient en chœur le répons :

*De Karlemaine, de Rollant,  
Et d'Oliver et des vassaux,  
Ki morurent à Renchevaux!...*

Les passants se retournaient sur ces fous. Eux, cela leur plaisait de se sentir en représentation : pour un peu ils seraient sortis avec des bonnets à plume. C'était le mal dont ils souffraient, vrai mal de cette jeunesse que les vieillards refusaient de prendre au sérieux, que de rechercher les situations nobles sans rien avoir à se mettre sous la dent. D'autres, moins évolués, donnaient tête basse dans l'abrutissement sportif : ils se mettaient à adorer un cycliste et pendant des années ils ne se déplaçaient plus qu'à vélo, naturellement sur un vélo scrupuleusement pareil à celui de leur champion duquel ils connaissaient toute la vie. Les vieillards se marraient toujours, disant que de leur fameux temps, la jeunesse n'était pas si abrutie ! Evidemment, puisqu'elle avait tout à portée de la main, du travail, de l'amitié, de l'amour, de la religion, un solide réseau affectif qui la poussait vers toutes les promesses d'un avenir meilleur. Ce riche héritage de tout ce qui n'existe plus, l'autre génération en disposait dès le berceau...

L'emmerdant avec les vieux, ce qui vous freinait dans vo-



tre besoin de leur cracher résolument à la figure, c'est qu'ils étaient les hommes de Verdun, des héros vieilliss. Par le plus triste des paradoxes, ces soldats dignes de l'antique — car devant Verdun, Douaumont, et autres lieux, on ne peut pas s'empêcher de penser que plus rien n'existe des batailles de Napoléon ou d'un autre — étaient apparus après coup châtrés par leur effroyable effort de guerre. Eux s'étaient donnés à fond, ils y avaient trop cru à la patrie ! Ils étaient de leurs temps et voilà ce que nous ne pouvions pas nous fourrer dans le crâne, pas plus que ces vieux bougres ne voulaient admettre que tout fût changé, et ils nous laissaient froidement tomber. Ces grands mâles déficients laissaient la jeunesse en friche, aux mains des femmes ou des curés, ce qui revient au même. Et la jeunesse toujours galopante se cherchait des héros à la mesure de son idéal.

Ces trois-là avaient découvert Roland. Sans plus en savoir sur lui que ce qu'on en apprend en classe, ils l'avaient pris pour patron. Ils avaient alors fouillé les livres pour s'instruire de son histoire, pour la dégager de la légende. Ils étaient allés à Roncevaux, suivre en pèlerins exaltés la route du chef de guerre breton et de ses preux. Ah ! ce qu'ils l'avaient aimé leur champion ! Quelles belles vacances où ils avaient parcouru les vieilles cimes pyrénéennes aux strophes de la chanson de geste :

*Hauts sont les monts et les vaux ténébreux,  
Les roches sombres, les défilés terrifiants...*

C'était le bon temps, tandis que maintenant... Tout foutait le camp par tous les bouts... Pour tenir le choc, il n'y avait qu'à tout renier, tout lâcher, comme les anars...

« Quelle saloperie que cette guerre ! » trancha Marcadieu en émergeant de ses souvenirs... Il se leva pour aller à la fenêtre regarder la nuit criblée d'étoiles. Il comptait machinalement celles de la constellation des Pléiades, l'« étoile poussinière », comme ils ne manquaient jamais de la nommer jadis, lui et ses bons copains... Le ciel fut alors illuminé d'une lueur verdâtre, théâtrale : une fusée à parachute y louvoyait au-dessus des arbres. Il perçut le tousotement d'un chargeur qu'on vidait par rafales, là-bas sur les berges du Rhin. Ça, c'était le combat grotesque, dérisoire, à côté de Roncevaux ! Un Roland n'y eût pas trouvé d'emploi. Lequel oserait aujourd'hui recommander aux Francs : « Que chacun veille à frapper de grands coups afin qu'on ne chante pas de nous une chanson honteuse ? »

En colonne par un, à trois pas d'intervalle, le groupe Kaddour défilait en bon ordre pour sortir de Künheim : le colonel avait été signalé dans les parages... Mais dès qu'on se fut écarté des maisons, aussitôt quittés les vergers, l'habituelle et saine pagaïe nationale reparut ! Les trouffions, bâtés du pesant chargement de campagne, se débandèrent pour cheminer à leur gré.

Marcadau, pour se donner de l'air, ralentit. Il était en serre-file, place qu'il détestait parce qu'on y respirait toute la sueur et la poussière de la colonne. Devant lui, Pichou « la Bretagne », déambulait avec lassitude. Celui-là était vraiment un brave type, le vrai bon chien fidèle, inculte, superstitieux, sans peur et sans reproche, que chacun moquait, parce qu'il était d'un autre monde que le nôtre, enraciné dans l'infini de son vieux pays celté, qu'il était un authentique Kymris de Creah-meot en Pleyber-Christ, ce sacré Pichou ! Le pas croyable, c'est qu'il connaissait Roland, tout au moins de réputation, lui que l'adjutant, qui avait eu beaucoup de mal à gagner son certificat d'études à 19 ans, méprisait parce qu'on n'a pas idée d'être aussi illettré, savait ce que le juteux ignorait sans doute ! Marcadau en avait été soufflé ! Un jour qu'ils avaient soif et pas de pinard, le crabe, toujours travaillant de la casquette entre hier et demain, ressortit un truc à la Rabelais : « On va finir par crever de la mort-Roland si ça continue ! » et c'est ce qui lui avait donné l'idée de demander aux gars s'ils savaient qui était Roland. Seul Pichou avait pu répondre.

— Oh ! oui, gast... c'était un Breton, un marquis ! Les vieux de chez nous le disent et c'est les Arabes qui l'ont tué, y a longtemps, au temps de Charlemagne...

Depuis lors, Marcadau avait eu de l'amitié pour Pichou, et le lui manifester était chose facile : il n'était que de lui lancer une phrase, de temps à autre, comme maintenant :

— Alors ! Pichou, ce coup-là tu vas en voir des Fritz, sacré mahot ?

Lui répondait d'une locution invariable :

— Oh ! oui, gast. Ça c'est sûr !

Et les autres lui lançaient la réplique :

— Alors ! tu vas le dérouiller ton fusil, marestou ? Comme ça y aura plus que toi qui seras puceau ! A moins que tu fasses coup double, parce qu'il y a aussi des filles soldat chez Hitler, mais là, pour aller les voir te faudra traverser le Rhin, mon salaud ! Et comme des Bretons, elles en ont jamais vus, elles voudront plus te laisser repartir ! Ah ! j'te vois pas encore de la classe, mon pauvre mahot !

L'éclat des voix fit retourner le sergot qui marchait à dix mètres en tête, perdu dans un rêve intérieur :

— Fermez ça maintenant, lança-t-il... On arrive aux berges et ils ne sont pas sourdingues en face !

La rive était tellement boisée qu'on n'imaginait pas le fleuve coulant sous ces arbres. On arrivait dans une semi-clairière dont on voyait mal le fond, infléchi en cuvette, mais qu'un talus bordait à l'horizon. Sur ce talus, plusieurs plans d'arbres se silhouettaient étrangement. Kaddour, arrêté, les deux mains posées sur les cartouchières, eut un mouvement du casque pour indiquer une direction à l'attention générale :

— Vous voyez les arbres là-bas ? Eh bien, faut vous rendre compte qu'ils ne sont pas tous sur notre rive... Vous remarquez pas qu'ils ont de drôles de touches ? Hein, les glaiseux... les bûcherons... Calot, Pichou, Billière ? Vous en avez souvent vu des arbres comme ça ? Avec des branches qui poussent en escaliers. Vous n'avez qu'à regarder le plus haut à côté des deux peupliers : il y a un Fritz dedans qui nous bigle avec ses jumelles...

Les gars, pour mieux voir, se dressaient les yeux écarquillés comme à la foire...

— Oh ! oui, gast ! Ça c'est vrai... Je le vois, moi, cria Pichou... Oh ! je veux lui donner un coup de fusil, ça c'est sûr !

Sur Pichou le tollé fut général :

— Ah ! Bon Dieu non ! Fais pas le con ! Il est complètement tordu le mahot ! Tu comprends pas qu'il nous balayerait d'une seule rafale ? Avance plutôt qu'on se mette à l'abri, espèce de trou du cul !

On ne voyait plus de Boche parce qu'on descendait dans un fond où remuaient des taches kaki : c'étaient ceux du cuvelage 40 qui attendaient la relève. Plusieurs étaient déjà massés aux issues, juste avant la chicane du réseau barbelé le plus extérieur, pour pouvoir partir plus vite. Les plus impatients interpellaient les arrivants :

— Alors ! Ya plus moyen ? Faut pas vous presser ! Vous n'êtes pas bileux au ...e ! Vous ne vous rendez pas compte qu'on part en perm ?

Les consignes furent vite passées et les guetteurs aussi vite relevés. Par souci de ne pas paraître trop bleus, les hommes de Kaddour laissèrent partir ceux de la garde descendante avant que de s'aligner sur le parapet, derrière les panneaux de camouflage, pour voir enfin ces fameux Huns !

Devant eux, gris et rapide, le Rhin coulait en contre-bas de ses deux berges de pierre, hérissées de barbelés courts

et enchevêtrés. Bien en évidence, le blockhaus ennemi, cube de béton peint en vert pisseux, surplombait le fleuve. De droite et de gauche, à perte de vue, courait leur rideau de camouflage. Au fond, le mur des collines couvertes de bois sombres, celles qui enserraient Fribourg-en-Brigau. Mais les Teutons ne se montraient pas... Soudain, quelque chose de clair émergea de derrière leur casemate, une pancarte, impossible à lire avec la distance. Bory, posté à la binoculaire dans la guérite blindée, se mit à gueuler :

— Ah ! les vaches ! Y a marqué : « Salut à la relève, salut au ...<sup>e</sup> régiment français!... »

On en était babas ! Comment pouvaient-ils déjà savoir ? Qui les renseignait si vite ? Calot invectiva à nouveau contre les Alsakos ; le garchery qui nous flanquait à gauche était tenu par des Alsaciens et à l'entendre, c'étaient eux qui avaient fait des signaux aux Fritz...

Or, voilà qu'une tête parut sous la pancarte, au sommet de la casemate verte. Un bras s'éleva à l'hitlérienne et une voix rude porta vers nous que l'écho étalait en vibrations :

— Allô ? *Kameraden!*... *Nicht* boum-boum !

Puis une autre tête se montra à côté de la première, et le buste entier suivit, bien en vue sur le fond de verdure, car l'Allemand portait une liquette blanche. De nouveau, il nous héla, mais en français :

— Camarades ! Avez-vous des Anglais avec vous ?

— Non ! *Nicht!* répliquèrent spontanément plusieurs des Français... Alors, en face ce fut du délire. Ils étaient trois, quatre, cinq, entièrement dressés sur la casemate à agiter leurs calots, gueulant en chœur :

— Bravo ! *Kamaraden Franzosen ! Nied mit England!* A bas l'Anglais !

Puis, sans transition, ils s'accolèrent par les épaules et entonnèrent une chanson :

*Die Fahne Hohe, die Reihen fest geschlossen...*  
*S.A marchiert, mit ruhig festem schritt...*

Les nôtres n'en revenaient pas. Cela dépassait tout ce qu'ils imaginaient de la guerre. Ce n'était plus ce que racontaient les anciens de la dernière, ou alors c'était le commencement de la fin, 1917... Comme une vague, le besoin de manifester, d'être à l'unisson, nous souleva aussi. Nos gars, à leur tour, se montrèrent, agitèrent leurs calots et se surprirent à répéter après ceux d'en face :

— Camarades ! Oui, oui ! Bravo ! *Nicht* boum-boum ! Pas kapoué ! A bas la guerre !



Janvier-Juin 1947

**ROMANS, RÉCITS, NOUVELLES****MARCEL AYMÉ**

Le Vin de Paris

**COLETTE AUDRY**

Aux yeux du Souvenir

**JEAN COSTA**

Serpent qui ne mue

**ALBERT CAMUS**

La Peste

**YVONNE ESCOULA**

Poursuite de Vent

**JEAN LEGRAND**

Aurette et Jacques

**MICHEL LEIRIS**

L'Age d'Homme, précédé de

De la Littérature considérée comme une Tauromachie

**JACQUES PERRIN**

Si fort est mon Désir !

**ANNE POLLIER**

La Nuit du Havre

**RAYMOND PICARD**

Les Prestiges

**GUILAUME WODLI**

" L'Aurore "

**BORIS VIAN**

L'Écume des Jours

**ILIAS VENEZIS**

Terre éolienne

*traduit du grec par Loula et Pierre Amandry**Préface d'Anghelos Sikelianos***LOUISE WEISS**

La Marseillaise, III. — L'Étendard sanglant

**MÉMOIRES, SOUVENIRS, TÉMOIGNAGES****LÉON ARÉGA**

Comme si c'était fini

**JACQUES PERRET**

Le Caporal épinglé

**JEAN GUÉHENNO**

Journal des Années noires

(1940-1944)

**FRÉDÉRIC PROKOSCH**

Les Asiatiques

*traduit de l'anglais par Max Morise***M. SAINT-CLAIR**

Galerie privée

**TAHA HUSSEIN**

Le Livre des Jours

*traduit de l'arabe par Jean Lecerf et Gaston Wiet**Préface d'André Gide*